

Confinement et commémoration

Jacqueline Suttin

Chères Consœurs, chers Confrères,

Au cours d'une opération de rangement et de classement initiée par le confinement, j'ai retrouvé deux coupures de presse qui me paraissent d'actualité en cette année de commémoration johannique.

La première est un article paru dans la République du Centre en novembre 1953. Il est rédigé par Robert Refoulé, membre de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, notre devancière, à l'occasion du décès du Vicomte Louis d'Illiers, également membre de la Société, que notre confrère Jean-Pierre Vittu a mentionné dans son diaporama consacré en avril dernier au peintre Jean Dupas.

Après avoir rappelé le rôle de Louis d'Illiers dans le rétablissement des relations entre la France et le Vatican, Robert Refoulé raconte : « Ces pourparlers avaient coïncidé avec les fêtes de la canonisation de Jeanne d'Arc. Les Orléanais qui s'étaient rendus à Rome considéraient d'Illiers comme leur Providence. On lui apprit alors que les frères de la Pucelle avaient laissé des descendants innombrables qui, tous, exigeaient des places dans la tribune d'honneur. Il s'efforçait de contenter tout le monde selon ses moyens. Le matin, il conférait avec les cardinaux ; l'après-midi il visitait les vieilles basiliques ou flânait le long de la Via Appia. »

À la lecture de ces lignes, je pensais que des années plus tard, Louis d'Illiers avait dû faire bénéficier ses confrères de souvenirs aussi marquants. Effectivement, après le déconfinement, ayant pu accéder à la collection des Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, j'ai trouvé dans le volume de 1933, pages 69 à 107, ses **Lettres de Rome** dont j'ai extrait les trois pages ci-dessous :

La Canonisation de Jeanne d'Arc

Faites appel, mon ami, à toute votre patience : vous allez assister à une canonisation, c'est-à-dire que, pendant six heures, vous n'allez bouger de votre tribune que pour vous dégourdir un peu les jambes dans les basses nefes ou pour prendre un cinzano à la buvette des gardes-nobles. Nous sommes donc arrivés de grand matin à Saint-Pierre et c'est un de mes vieux amis, le comte Espierre, camérier de Sa Sainteté, qui nous a reçus à la porte de la Sacristie. Il nous a menés aux places mises à la disposition de l'Ambassade extraordinaire. Nous voisinions avec la tribune des Princes où se tenaient le duc et la duchesse de Vendôme. À notre gauche se trouvait la tribune occupée par le Corps Diplomatique accrédité près de Sa Sainteté ; en face était celle de la famille du Saint ; puis plusieurs autres attribuées à la Noblesse Romaine ou aux gens de qualité distingués par le gouvernement pontifical.

La décoration de l'église était la même que pour la béatification. Les grandes pentes de damas rouge et les guirlandes de lustres en faisaient la salle des fêtes la plus prodigieuse qu'il fût possible de concevoir. Les fenêtres étaient à demi-bouchées par des rideaux, mais des rais de soleil perçaient par endroits les profondeurs du temple ; une foule innombrable emplissait les nefs d'où provenait une rumeur étrange, faite de bruissements légers et semblables à ceux d'une mer lointaine. Quelques casques et les hallebardes des sentinelles émergeaient de cette houle, la garde noble en tenue rouge jetait une note violente auprès du maître-autel dont le baldaquin grandi par la pénombre semblait monter jusqu'aux assises du Dôme. Dans le chœur lui-même et entre les tribunes dressées le long des piliers, trois cents évêques vêtus et mitrés de blanc, tenant un cierge à la main, participaient de leur banc à la magnificence de l'office et figuraient un coin du Paradis tel que le représentent les peintres primitifs.

La cérémonie se déroula aux deux extrémités de ce parterre de prélats, entre le maître-autel et le trône pontifical dressé devant la chaire du Bernin. Elle tarda fort. Il fallut d'abord que le cortège, venant du Vatican, traversât toute l'église, et c'est bien lentement que la Sedia fait ce trajet. Le Pontife vêtu d'une chape blanche et or était entouré de sa cour, du Colonel des Suisses, lourd sous sa cuirasse damasquinée des gardes nobles, du Prince Assistant, un Colonna, presque un jeune homme mais singulièrement grand seigneur sous son simple collet noir, enfin d'une foule de jeunes monsignors chargés des détails de la cérémonie.

Vous savez qu'une canonisation se divise en deux parties : la canonisation proprement dite, puis la messe. La première partie est fort longue et monotone : les procureurs de la cause et les notaires pontificaux soumettent au Saint-Père les conclusions de la procédure qui a été entamée depuis de longues années et parfois depuis des siècles. Ce n'est qu'après l'approbation solennelle donnée par le Pontife que vient l'instant de la première invocation : « *Sancta Johanna d'Arc, ora pro nobis* », puis le glorieux *Te Deum* chanté en majeur dans un ton moins émouvant, mais plus joyeux que le nôtre.

Après le *Te Deum*, la messe commence, interrompue par les va-et-vient du Saint-Père entre son trône et le maître-autel et par la cérémonie des offrandes durant laquelle des

valets d'église apportent des tonnelets dorés, des pains, des cages contenant des tourterelles ou des colombes, des cierges monumentaux.

Toutes ces cérémonies sont intéressantes, pittoresques et tirent une véritable grandeur aussi bien du cadre dans lequel elles se déroulent que des lointains souvenirs qu'elles évoquent. Mais le moment le plus impressionnant de l'office demeure la messe elle-même, la Consécration, l'Élévation, alors que le Saint-Père offre l'Hostie Sainte à l'adoration de cinquante mille fidèles, la Communion, quand le Pape, debout au fond de l'Église, attend son Dieu qu'un des cardinaux apporte jusqu'à lui.

Je n'ai pas lieu de vous cacher qu'alors mon émotion l'emporta de beaucoup sur la curiosité. Une foule de pensées vint m'assaillir. Je revis le passé : Orléans délivré, les bourgeois dont le sang coule dans mes veines acclamant la jeune héroïne ; je songeai à la messe célébrée le 8 mai 1429 devant la porte Renard et dont celle-ci n'était qu'une lointaine répétition. Enfin, pourquoi ne pas le dire, je m'étonnais d'être là, moi enfant d'Orléans, mais aussi enfant de la défaite dont la jeunesse avait été bercée de l'écho du canon de Sedan, et je remerciai Dieu de m'avoir permis d'assister, à côté de mon ambassadeur représentant la France victorieuse, à l'apothéose de Jeanne dont la mission, par la volonté de Rome, devenait, aux yeux du monde, le symbole le plus élevé du passé glorieux, du présent lourd de lauriers et de l'avenir du peuple de France.

Nous étions arrivés à sept heures et demie à Saint-Pierre de Rome. Deux heures sonnaient quand le cortège pontifical sortit de l'église pour regagner le Vatican ; mais aucun de nous ne se plaignit de la longueur de la cérémonie. L'hommage rendu à Jeanne d'Arc et à la France avait été trop magnifique pour que nous ne sortions pas de Saint-Pierre de Rome pénétrés de reconnaissance envers le Souverain Pontife qui avait su, d'une manière si délicate, célébrer à la fois nos victoires et la réconciliation heureusement accomplie entre le Saint-Siège et notre patrie.

Espérons que la commémoration du centenaire – actuellement différée – laissera un aussi grand souvenir aux participants.

L'autre coupure de presse est une photo extraite de *The Advocate*, un hebdomadaire de Melbourne, daté de mai 1954, montrant un



Figure 1. *Joan of Arc was remembered of this ceremony before the statue of the Maid of Orleans at the Public Library yesterday. Wreaths were hold by the French Ambassador (M. Louis Roche) and the president of the French Australian Association of Victoria (Professor A.R. Chisholm).*

rassemblement autour d'une statue de Jeanne d'Arc (Figure 1). Elle m'avait été envoyée après mon retour d'Australie comme preuve de la dévotion locale à Jeanne d'Arc. Mais dans quelles circonstances cette statue « parisienne » se trouve-t-elle aux antipodes ?

Après sa première statue de Jeanne d'Arc qui fut érigée sur la place des Pyramides en 1874,

Emmanuel Frémiet en réalisa d'autres exemplaires pendant les années qui suivirent. L'un d'eux fut acheté en 1907 par Lindsay Bernard Hall, directeur de la National Gallery of Victoria, à Melbourne, grâce au legs très important d'un mécène australien, Alfred Felton. Depuis, la statue se dresse devant la Bibliothèque Publique et est un centre de rassemblement pour la communauté française. Elle l'a été notamment lors du passage en février 1978 du porte-hélicoptères Jeanne d'Arc, la sixième Jeanne que nous a citée dans sa rétrospective de mai dernier notre confrère François Kergall.

Je rends grâce au confinement qui m'a permis d'évoquer encore une fois notre sainte nationale.

Jacqueline Suttin

Présidente honoraire de l'Académie d'Orléans
Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts

Juin 2020